*Dire et Chanter Les Passions*
DCLP

# REVUE INTERNATIONALE DIRE ET CHANTER LES PASSIONS

HORS-SÉRIE Religion(s) et Pouvoir(s)

juin 2023

Directeurs de la revue :
*(par ordre alphabétique)*

Marc JEANNIN et David POULIQUEN
Enseignants-chercheurs à l'Université d'Angers

Directeur de publication :

Jean-François BIANCO
Enseignant-chercheur à l'Université d'Angers

# DCLP

## REVUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE À COMITÉ DE LECTURE

## INTERNATIONAL PEER-REVIEWED JOURNAL


### Direction scientifique (par ordre alphabétique)

| | |
|---|---|
| Prof. Matteo CASARI | Alma Mater Studiorum - Università di Bologna |
| Pr Adrian GRAFE | Université d'Artois |
| Pr Danièle PISTONE | Université Paris-Sorbonne |

### Comité scientifique (par ordre alphabétique)

| | |
|---|---|
| Prof. Angela ALBANESE | Università degli Studi di Modena e Reggio Emilia |
| Prof. Carlo ALTINI | Università degli Studi di Modena e Reggio Emilia |
| Pr Patrick BARBAN | Université du Havre |
| Pr Philippe BLAUDEAU | Université d'Angers |
| Pr Jean-Noël CASTORIO | Université du Havre |
| Fabio CEPPELLI | Teatro Luciano Pavarotti |
| Pr Carole CHRISTEN | Université du Havre |
| Dr Golda COHEN | Université d'Angers |
| Pr Nobert COL | Université de Bretagne Sud |
| Prof. Carl GOMBRICH | The London Interdisciplinary School |
| Me. Gildard GUILLAUME | Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Angers |
| Simon LEADER | The Leys School |
| Dr Marie NGO NKANA | Université de Strasbourg |

| | |
|---|---|
| Jean-Yves LE JUGE | Festival de musique baroque de Quelven |
| Prof. Nicola PASQUALICCHIO | Università di Verona |
| Dr Paul PHILLIPS | Stanford University |
| Dr Geoffrey RATOUIS | Université d'Angers |
| Dr Sophie ROCH-VEIRAS | Université Catholique de l'Ouest |

## Directeur de la publication

Dr Jean-François BIANCO, Université d'Angers

## Directeurs de la revue (par ordre alphabétique)

Dr Marc JEANNIN & Dr David POULIQUEN, DCLP

## Équipe éditoriale

- Volet édition :
  Marine VASLIN
  Remerciements à Marjorie GRANDIS, Talent DCLP 2021
- Volet graphique-design :
  Allison LEGAVRE

## Webmaster : Dominique RIBALET



Revue annuelle
Revue en open access et disponible sur : https://dclp.eu/

Langues de publication : français, italien, anglais

@ : contact@dclp.eu
ISSN : 2804-0074
Dépôt légal : Février 2021, mise en ligne le : 24 Juillet 2023

# ROME-ANGERS
# HOMMAGE À PHILIPPE LEVILLAIN

Hervé Yannou
Centre des monuments nationaux

Mesdames, messieurs,

Au nom du Centre des monuments nationaux, je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue au Domaine national du château d'Angers pour ces deux journées d'étude sous l'égide de David Pouliquen, que je remercie de m'avoir invité à prendre la parole à l'ouverture de ces travaux, Carlo Altini, Philippe Blaudeau et Marc Jeannin.

Comme vous allez le montrer lors de vos séances de travail et au cours de vos échanges, les religions et les pouvoirs sont faits d'institutions, de lieux, d'œuvres et d'hommes.

Commençons par les lieux. Le château qui abrite vos travaux est classé domaine national depuis le décret du 2 mai 2017 comme « ensemble immobilier présentant un lien exceptionnel avec l'histoire de la Nation ». Il est depuis sa fondation un lieu de pouvoir, civil (vous êtes ici au Logis du gouverneur, du roi, pas de la ville), religieux (l'imposante chapelle Saint-Jean Baptiste qui domine tout l'intérieur de la forteresse enfermait durant la guerre de Cent ans un morceau de la vraie croix, dite croix d'Anjou, aujourd'hui plus connue sous sa descendance historique de croix de Lorraine), artistique (la *tapisserie de l'Apocalypse* fut avant tout l'expression artistique et technique de la puissance et de l'ambition de son commanditaire le duc Louis I$^{er}$ d'Anjou et de ses descendants).

Voici donc un lieu, une institution, ses œuvres qui mêlent naturellement depuis des siècles (car nous pourrions bien entendu remonter au néolithique et au cairn qui est au fondement du château, remplacé par la suite par un temple dédié au culte impérial) les problématiques de vos travaux.

Restent les hommes. C'est à ce titre que David Pouliquen a souhaité que je prenne la parole ce matin devant vous, en tant qu'initié dirions-nous, qu'observateur en tout cas, que témoin certainement, du moins que porteur de mémoire qui est l'une des sources de l'histoire.

Aujourd'hui administrateur de ce domaine, ainsi que du château de Carrouges dans l'Orne, je suis dans cette mission, et en qualité, un représentant du pouvoir, de l'État, dans ses propriétés ouvertes au public, ce qui est l'une des expressions du pouvoir, de l'institution étatique, du pays lui-même. En ce sens, j'incarne l'héritage d'une longue tradition française des concierges, intendants et surintendants d'Ancien Régime. Si le travail est très concret, la mission n'en est pas moins toujours auréolée de prestige, justifié ou non, mais qui relève de l'image collective que chaque visiteur peut se faire du directeur de ces lieux, nourrie par une idée commune de l'histoire, de l'identité et du symbole du pouvoir que tout château (et encore plus d'État) est et peut encore incarner au XXIe siècle dans une société démocratique.

Encore faut-il avoir conscience de la force et de l'esprit de ces lieux. Mon parcours d'historien m'y a sans aucun doute préparé. Ma spécialité d'origine également. Mes maîtres surtout, car, vous le savez, le pouvoir, tout comme la religion, est affaire d'apprentissage sinon d'initiation.

Je pense que tout jeune futur historien, écolier attiré par cette matière, a consciemment ou inconsciemment une certaine fascination pour le pouvoir en tant que concept. Il apparaît à la source de l'analyse et de l'étude historique. La formation académique va fondamentalement confronter l'historien en herbe à ce sujet. Il est inscrit dans les programmes de l'année, aux sujets d'examens, de concours, de mémoires… et très souvent, sinon toujours, on y croise la religion, le fait religieux, les religions. Pour paraphraser Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe* : tout à coup une porte s'ouvre ; entre silencieusement le *pouvoir* appuyé sur le bras de la *religion*, *le prince* marchant soutenu par *le prêtre* ; la vision infernale passe lentement devant moi, pénètre dans le cabinet du roi et disparaît.

C'est en tout cas ainsi que je me permettrai de résumer mon apprentissage, mon parcours, et aujourd'hui mon témoignage. Je ne sais si celui qui m'en a ouvert les portes à la fin des années 90 du siècle passé l'accepterait, mais sans aucun doute cela l'amuserait.

Étudiant à l'université de Paris-X-Nanterre, je m'étais inscrit au cours sur la laïcité qu'assurait Philippe Levillain, membre de l'Institut, subitement décédé le 4 octobre 2021. Il devint au fil des années mon maître, cette catégorie type de l'appartenance à la tradition, avant de devenir un ami. Ce mandarin, car tel il était, était à la fois apprécié et souvent redouté des étudiants et de ses collègues à qui il imposait son style singulier fait d'une élégance *british* et baroque, de dandysme et de snobisme, dans un environnement de plus en plus éloigné de ce genre de manière, qui tournait à la légende tant la cravate, la pochette rehaussée et l'assortiment des couleurs et des matières relevaient de l'incongru dans les couloirs de Nanterre. Une mise travaillée qui, en différenciant, instaurait tout naturellement l'autorité du maître. La vêture relève des signes et des symboles et affiche le pouvoir conféré à l'individu. « Le moine fait l'habit » comme le présentera cet après-midi Geoffrey Ratouis. Philippe Levillain, immense spécialiste de l'Église catholique, aimait le style, la vie mondaine, l'univers académique, ses codes sociaux, ses rituels, la part de pouvoir de ce *tout petit monde*, toute qualité qu'il aimait aussi dans le monde feutré de la Curie romaine.

C'est là qu'il m'envoya à vingt ans, presque par hasard et sans aucun doute par jeu, jeu du pouvoir, défi balzacien et académique. Du Saint-Siège (qui n'est pas le Vatican, comme il l'assénait aux néophytes déboussolés) je ne connaissais rien, de Rome les images de vacances, les souvenirs de versions et de thèmes, de l'École française même pas la mission et de la LUISS (Libera Università Internazionale degli Studi Sociali) pas l'existence.

J'ai donc appris, sur le tas, dans ces lieux de pouvoir, ce berceau du pouvoir en Occident. J'ai appris, appris à chercher et étudier les archives du Saint-Siège (leur accès est aussi une lutte de pouvoir, entre chercheurs. Pour y accéder, la première fois, j'ai été invité à utiliser l'une des armes du pouvoir et de la religion : le mensonge. Une anticipation sur la vérité plutôt). J'ai observé les manières, les codes, les rouages, les pratiques, etc. La religion, le pouvoir ; le pouvoir, la religion : le sujet n'est pas neuf, mais il fascinera toujours les hommes et les chercheurs.

En tant que mandarin, Philippe Levillain était pour ses élèves et ceux qu'il intégrait à *sa maison* un pygmalion. Il aimait avant tout l'art de la conversation et de la fidélité qui sont des clefs maîtresses pour pénétrer la Rome pontificale. Dans une discussion, son interlocuteur avait le sentiment de n'avoir saisi qu'une petite partie d'une vaste réflexion globale. Il goûtait l'éloquence des silences, des non-dits et surtout des sous-entendus, des antiphrases, des doubles sens et des citations qui dessinaient toujours une ligne de fuite ; un horizon qu'il vous revenait de circonvenir. Comme tout Romain (« j'y prétends. Je ne sais pas si j'y ai le droit » disait-il dans son discours de remise de l'épée d'académicien le 2 octobre 2012), il aimait les signes, les

rapprochements et les jeux du hasard maîtrisé. Faut-il voir dans ce goût des signes l'inclination d'un esprit marqué par l'idée de la prédestination, comme il le confie dans son dernier ouvrage *Le tableau d'honneur* ? C'est en tout cas sur la destinée de ses élèves qu'il misait. Pour eux, entrer dans cette connivence était déjà avoir parcouru les deux tiers du chemin pour comprendre que, comme l'a écrit au XVIIe siècle Baltasar Gracian dans *L'homme de cour*, « les vérités qui nous importent davantage ne sont jamais dites qu'à demi ».

« On est peu à bénéficier de cette grâce », m'écrivit-il au sujet de Rome (« unique objet de mon assentiment », pour reprendre encore son discours de remise d'épée d'académicien) dans notre dernier échange de SMS du 11 août 2021.

Cette grâce m'a ensuite ouvert le chemin d'une autre profession à laquelle le métier et les compétences de l'historien sont des atouts : celle de journaliste. Ce n'était pas une vocation, bien au contraire. Ce fut une opportunité que d'exercer ce quatrième pouvoir. Une prédestination ? En 1965, jeune normalien et nouvellement agrégé, Philippe Levillain fit un stage de quatre mois comme attaché de presse auprès de René Brouillet, récemment nommé ambassadeur de France près le Saint-Siège. C'était le Concile Vatican II. Il en sortit un ouvrage : *La mécanique politique de Vatican II. Majorité et unanimité dans un concile*. Près de 40 ans plus tard, j'entrais à mon tour dans la Salle de presse du Saint-Siège comme journaliste accrédité pour suivre quotidiennement l'activité du Vatican, comme autrefois les chroniqueurs de la cour des princes. J'allais enterrer un géant du XX$^{e}$ siècle, relater l'élection du premier pape du XX$^{e}$ siècle, démissionner ce dernier avant qu'il ne soit l'heure, enchaîner les voyages… Le pape était désormais un sujet médiatique par excellence, traité par la presse comme un grand de ce monde dont les faits et gestes, la vie quotidienne et les discours viennent nourrir la sphère médiatique des *vaticanistes*.

La technologie du langage et de la communication désigne comme *vaticaniste* ou *vaticanologue* les chroniqueurs contemporains spécialistes du Saint-Siège et de la cour des papes. Ce barbarisme du vocabulaire journalistique est dérivé de l'italien *vaticanista*. La terminaison en *iste* est une dérivation savante nominale du latin *ismus, ista* et du grec *ismos, istès*. Cette déformation du latin scolastique est passée dans la langue vulgaire. *Iste* désigne un sujet qui, d'une manière ou d'une autre, s'occupe de l'objet désigné par le radical. Un *vatican-iste* serait donc bien un *journal-iste* qui écrit sur le Vatican. La terminaison en *logue,* quant à elle, vient du grec. C'est une composition savante de deux mots ; *logue* signifie *savant en*. Ainsi, la profession de *vaticanologue* signifierait que relater l'actualité ou l'histoire du Vatican relèverait d'une science et d'une profession savante. Elle est en tout cas l'apanage d'un cercle restreint.

Au Vatican, les règles du jeu médiatique sont différentes des méthodes apprises dans les écoles du journalisme démocratique, mais on y parle beaucoup. De manière informelle et souvent inattendue, les informations arrivent sous la forme de confidences. Tout est question de réseau, de bon sens et de pratique déductive. L'information doit être récoltée. Ainsi, peu de faits bruts sont livrés et l'information est rarement *sourcée*. Cette absence de transparence de l'information, propre cependant à tout gouvernement, est une source traditionnelle de frustrations. Le Vatican est marqué par la culture du secret qui, pour les journalistes, est le plus souvent synonyme d'hypocrisie. Pour la curie romaine, l'information, fût-elle exacte, demeure encore indiscrétion. Le Saint-Siège joue de *son droit de réserve* ; de l'équilibre entre secret et information. C'est une source de nombreuses perturbations et de malentendus, pas toujours assumés.

Car l'information du Vatican est avant tout traitée et relayée par les vaticanistes sous son aspect politique et son rapport au pouvoir temporel. La dimension politique ainsi appliquée aux événements romains conduit à reproduire un schéma de lecture démocratique bipolaire : droite/gauche, conservateur/progressiste, modernité/réaction, Saint-Siège/fidèles de *la base*. Cette typologie a été introduite au début des années 1960 par la presse au cours des sessions du Concile Vatican II. Pour un *vaticanologue*, cette grille de lecture n'est cependant pas satisfaisante pour embrasser l'ensemble des réalités du Saint-Siège.

Une réalité du pouvoir qui, quoi qu'il en soit, vous ouvre intellectuellement, mais aussi concrètement bien des horizons. Formé à l'observation et à l'étude du pouvoir religieux, spirituel et temporel, une annonce publiée dans le journal *Le Monde* allait par hasard (prédestination ?) me permettre d'exercer l'un des métiers clefs du pouvoir, dans l'ombre et non la lumière, celui de plume. Pour ceux qui l'ignorent encore, rares sont les dirigeants à rédiger eux-mêmes leurs écrits. À ce titre, ces hommes et ces femmes, souvent inconnus des Français, contribuent à façonner l'image de nos gouvernements locaux ou nationaux. Au-delà des discours techniques, politiques ou solennels, les plumes sont également de plus en plus mobilisées sur d'autres contenus rédactionnels comme des articles de blog, des *newsletters*, des *posts* sur les réseaux sociaux... Si les discours ont évolué sur la forme et sur le fond durant la V$^{e}$ République, une caractéristique imprègne tous les dirigeants : leur exigence intraitable sur le caractère des allocutions qu'ils doivent prononcer. Leurs scribes sont les premiers à souffrir de cette intransigeance qui les contraint à retravailler à l'infini la première mouture du texte qu'ils proposent. Le pouvoir s'incarne dans les mots. Il faut une entente parfaite entre le tenant du pouvoir et sa plume. Impossible d'être la plume d'un maire, député, Premier ministre que l'on méprise. L'empathie et la sympathie sont essentielles. L'intimité, même. Car plus qu'un littérateur, la plume, en contribuant à la formulation d'une pensée, participant à la nourrir à travers les mécanismes de décision, les luttes intestines, la guerre des générations, les gloires et bassesses de la condition politique, construit la carrure, la *fama*, et donc la destinée politique de celui qu'elle sert. Outre sa position stratégique, la plume jouit d'un autre immense avantage : elle sait saisir une vérité complexe par le jeu des points de vue et la traduire par le caractère arbitraire du pouvoir des mots, comme le présentera demain après-midi Norbert Col.

Car l'éloquence constitue l'une des données fondamentales du pouvoir. Philippe Levillain était avant tout une voix, un orateur, ce qui en faisait un professeur hors pair. Une voix ferme, grave, chaleureuse et sonore qui fit les délices des auditeurs des *Lundis de l'histoire* sur France Culture, dont il fut l'un des animateurs de 1982 jusqu'à l'arrêt de l'émission en juin 2014. Une voix qui donnait une autorité immédiate armée par l'élégance et une vaste culture humaniste. Une voix divine, une voix puissante, pour reprendre le titre de la communication de Marc Jeannin cet après-midi, qu'il savait parfaitement faire chanter pour séduire ou intimider, en ménageant ses effets jusqu'à la facétie prise comme une valeur esthétique associant une philosophie de la vie à une expression artistique qui constitue un style. « Le rire, c'est la parodie, le monde renversé qui permet de comprendre ce qu'est la vérité : c'est le second livre (perdu) de *La Poétique* d'Aristote sur la comédie. Le rire a une valeur pédagogique parce qu'il permet d'atteindre la vérité[1] ». L'humour, Philippe Levillain y consacra lui-même une notice

[1]Michel Perrin, « Problématique du rire dans *Le Nom de la Rose* d'Umberto Eco (1980) : de la Bible au XXe siècle », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1999, LH-58, p. 463-477.

dans le *Dictionnaire historique de la papauté* qu'il a dirigé. Humour pontifical, humour curial « qui sert à rompre la rigueur du service et de l'obédience comme dans toute société fortement hiérarchisée ». De cette « légèreté vaticane », il donne un exemple d'initié :

> Le prélat traditionnaliste a toujours un flacon d'eau de Lourdes sur sa commode, n'est pas abonné à *Concilium*, ne boit pas de Coca-Cola, ne mange ni hamburgers ni popcorn, ne digère pas les écrits de Karl Rahner, est allé deux fois au moins à titre privé à Medjugorje et possède dans son bureau une photographie de Pie XII avec la tiare sur la *Sedia Gestatoria* et les porteurs de flabelles. Le prélat « yuppie » joue au tennis et fait du footing, possède un ordinateur, est vêtu à « l'eurocléricale » et porte l'été un polo signé Lacoste, mâche du chewing-gum et entretient des relations d'amitié avec des Français, des Polonais et d'autres prélat du monde entier. Le prélat intellectuel est écologiste et quasi végétarien, n'achète jamais rien à l'Annone, cite fréquemment Adorno et Wittgenstein, a des amis parmi les employés de l'IOR, possède des disques de Sting, va voir les films de Woody Allen, étale dans son bureau des reproductions de Matisse et de Van Gogh, des souvenirs d'Afrique, des tapis et des porcelaines chinoises, et n'a pas de calendrier religieux dans sa cuisine.

Je me suis toujours demandé si les usagers de ce dictionnaire qui fit date et est toujours une référence incontournable avaient lu cette notice dans son ensemble. C'est toute la facétie de Philippe Levillain. Et nous avons tant ri pendant plus de vingt ans.

Philippe Levillain aurait pu faire sienne la formule qui définissait pour Levinas la vie réussie ; « recevoir, célébrer, transmettre ». Une formule qui pourrait également servir de devise aux pouvoirs et aux religions, ce que vous allez démontrer durant ces deux journées de travaux.